

LE PRIX DE LA DIFFÉRENCE DANS *L'HOMME QUI RIT*, ROMAN HISTORIQUE DE VICTOR HUGO

Alceu Ravanello FERRARO*

RÉSUMÉ: Cet article traite de la relation entre égalité et différence dans *L'Homme qui Rit* (1869), de Victor Hugo. Ce roman historique est une étude de l'aristocratie anglaise au temps de la Révolution Glorieuse (1688), ayant comme protagoniste un fils de la haute noblesse, mutilé au visage par les *comprachicos* et, pour cela, stigmatisé. L'étude relève le fait de l'auteur avoir situé si explicitement, déjà à la fin du XVII^e et commencement du XVIII^e siècle, cette relation de conflit entre égalité et différence, qui perdure jusqu'à nos jours.

MOTS-CLÉES: Histoire. Fable. Monstre. Différence. Égalité.

Introduction

Situé dans le thème plus général d'investigation sur le conflit entre égalité et différence, ce travail dirige l'attention vers ce qu'on pourrait appeler le **prix** imposé au différent dans *L'homme qui Rit*, roman historique de Victor Hugo de 1869¹. Ce roman est une étude de l'aristocratie anglaise à la fin de la dynastie Stuart et au commencement de la dynastie Orange, c'est-à-dire au temps de la Révolution Glorieuse de 1688. La trame du roman se situe dans les deux dernières décennies du XVII^e et la première du XVIII^e siècle.

Selon l'auteur de l'introduction à l'édition française utilisée dans ce travail, pendant longtemps *L'homme qui Rit* a été le plus méconnu parmi les romans peu connus de Victor Hugo, et cela à cause de plusieurs « defaults » : «[...] exagération et fausseté dans le tableau de l'aristocratie anglaise sous la reine Anne, invraisemblance des caractères et de l'action, délire verbal et érudition en folie dans les tirades du bateleur philosophe Ursus.» (ALBOUY, 2002, p.7).

* UFRGS - Universidade Federal do Rio Grande do Sul - Faculdade de Educação. Programa de Pós-Graduação em Educação. Porto Alegre - RS - Brasil. 90430-090 - aferraro@ufrgs.br

¹ Voir Hugo (2002).

Ce roman a été le premier de la « trilogie romanesque » intitulée *études sociales*, pensée par Hugo dans cet ordre : *L'Homme qui Rit*, ou *l'Angleterre après 1688* ; *La France avant 1789* ou *La Monarchie*, et *Quatrevingt-treize* [1793] ou la France de la Révolution (ALBOUY, 2002, p.8, note 1). En réalité, Hugo n'a pas réussi à écrire la deuxième étude : *La monarchie*. Le roman historique *Quatrevingt-treize*, sur la guerre de la Vendée, a été objet d'une autre étude (FERRARO, 2016).

Né en 1802, Victor Hugo a grandi et a été éduqué sous forte influence de sa mère, catholique royaliste, pendant que son père était un général des forces de Napoléon. À partir de la Révolution bourgeoise de 1848, il a embrassé la cause républicaine, étant élu député. Ayant appuyé Louis Bonaparte dans l'élection de 1849, il l'a répudié après le coup d'état le 2 décembre 1851, passant, dès lors, à vivre pour longtemps dans l'exil, premièrement à Bruxelles et après dans les îles anglaises de Jersey et Guernesey, dans le Canal de la Manche.

Poète, romancier, dramaturge, artiste, activiste politique, défenseur des droits humains, Hugo a commencé à se distinguer dès très jeune : la publication du livre *Odes et Poésies Diverses*² en 1822 lui a rendu une pension de la part de Louis XVIII. Mais les romans historiques de l'auteur, nommés **études sociales**, y compris *L'Homme qui Rit*, ont été construits beaucoup de temps après sa rupture avec les principes du légitimisme réactionnaire et d'être devenu «[...] le guide littéraire et idéologique des mouvements libéraux d'opposition [...]» (LUKÁCS, 2011, p.101) et «[...] le précurseur de la révolte humaniste contre la croissante barbarie du capitalisme.» (LUKÁCS, 2011, p.341).

Il faut dire que les œuvres **sociales** de Hugo ne font pas de lui un socialiste, mais tout simplement un libéral réformiste, quelqu'un qui dénonce les conditions de misère, qui lutte pour les droits humains, ce qui n'a pas empêché que certaines de ses pièces théâtrales aient été censurées et que la critique française ait été très dure contre cette approche libérale-réformiste du thème de la misère et de l'injustice sociale.

L'éditeur soutient que la richesse lexicale en est littéralement exubérante : « Cette richesse concerne à la fois les noms propres et les noms communs. Elle peut avoir recours au latin classique ou macaronique, à l'espagnol, au patois normand ou bisciaïen, à l'argot des métiers ou à ce que nous appelons aujourd'hui le 'français'. » Tout cela correspondait à la volonté de l'auteur «[...] de charger son roman d'ornements et de l'enrichir de toute la culture qu'il a acquise en un

² Voir Hugo (2004).

Le prix de la différence dans *L'homme qui rit*, roman historique de Victor Hugo demi-siècle, un peu comme le gothique, avec le temps, s'était mis à flamboyer.» (BORDERIE, 2002, p.43).

Mais c'est dans la perspective d'un roman historique en tant qu'étude sociale qu'on ira analyser *L'Homme qui Rit*.

Égalité et différence: un thème épineux

Il y a deux questions préalables qu'on ne peut pas éviter. La première est liée de près au fait de Lavallo (2003, p.86) avoir récemment défini la relation entre égalité et différence comme un thème épineux. L'idée d'égalité n'était pas une nouveauté quand, comme un héritage du siècle des lumières, le mot « égalité » a apparu dans la devise « Liberté, Égalité, Fraternité », invoqué lors de la Révolution Française. Au XVII^e siècle, avec son livre *De l'égalité des deux sexes*, de 1673, Poulain de la Barre (2011) avait déjà défendu que les relations entre les sexes devaient être réglées par le principe de l'égalité. Un siècle plus tard (1776), ce principe de l'égalité figurerait comme le premier parmi les « vérités » que la Déclaration d'Indépendance des États-Unis considérait comme évidentes : « [...] tous les hommes sont créés égaux » (RIALS, 1988, p.492). Et quelques années après, ce même principe figurerait comme le premier article de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789 : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. » (RIALS, 1988, p.22).

Mais ce principe de l'égalité a toujours été un problème ou un défi dans la doctrine libérale. À propos, il suffit de rappeler les mots plaignants de l'économiste néolibéral Milton Friedman (1985), quand il dit que, à partir de la fin du XIX^e siècle et, spécialement, après 1930, le libéralisme passe à être associé à une prédisposition favorable à l'intervention de l'État, de telle sorte que, depuis lors, les mots-clés sont devenus « bien-être et égalité, au lieu de liberté » (FRIEDMAN, 1985, p.14). Et celle-ci n'est pas une question anodine, vu que les droits de deuxième dimension, c'est-à-dire les droits sociaux, les droits à des prestations par l'État, comme assistance sociale, santé, éducation, travail, etc., sont nés embrassés au principe de l'égalité, entendue celle-ci dans un sens matériel, pas simplement formel (SARLET, 2005).

Si l'idée même d'égalité est un problème ou défi dans la doctrine libérale, au moins pour l'ultralibéralisme, le problème s'est rendu plus « épineux » encore, à cause, par exemple, de la « forte affirmation de la différence », qui, comme dit Perrot (2005, p.479), a été l'arme du féminisme radical des années 1970. Ainsi, si dans la première vague du féminisme l'accent était mis sur le

droit à l'égalité, dans la deuxième vague l'accent s'est déplacé au droit à la différence.

Dans l'œuvre *La diversité contre l'égalité*, titre de la traduction française de *The Trouble with diversity*, W. B. Michaels (2009, p.5) problématise la relation entre égalité et diversité (différence) dès le sous-titre de l'Introduction, avec l'interrogation « Liberté, fraternité... diversité? », comme si l'égalité avait été remplacée par le terme diversité. L'auteur dit que cette conception nouvelle de lutte contre la discrimination nous conduit au principe général qu' «[...] on ne cherche plus à faire disparaître la différence, on doit au contraire l'*apprécier* [...]» (MICHAELS, 2009, p.27), ce qui l'a mené à la thèse que «[...] l'exaltation de la diversité [...] n'est rien d'autre aujourd'hui que notre manière d'accepter l'inégalité.» (MICHAELS, 2009, p.144).

Au Brésil, Pierucci (2008) identifie une ruse dans ce déplacement de l'accent sur l'égalité vers l'accent sur la différence, parce qu'il « ne peut y avoir de choix entre l'égalité et la différence » et, si quelqu'un décide d'embrasser la différence, il faut « qu'il le fasse sans abandonner l'égalité ». Et l'auteur rappelle que la différence peut être elle-même un faiseur de différence. Et il exemplifie : « Si la femme apprend qu'il est bon d'être différente de l'homme, elle apprendra de suite qu'il est bon aussi d'être différente des autres femmes. » (PIERUCCI, 2008, p.38).

Dans la même ligne, Cury (2002, p.255-256) soutient : a) que « [...] la dialectique entre le droit à l'égalité et le droit à la différence dans l'éducation comme devoir de l'État et droit du citoyen n'est pas une relation simple [...] » ; b) «[...] qu'il faut faire la défense de l'égalité comme principe de citoyenneté, modernité et républicanisme [...]» et comme «[...] nord par lequel les gens luttent pour réduire les inégalités et éliminer les différences discriminatoires [...]»; c) que «[...] la défense des différences, aujourd'hui devenue actuelle, ne subsiste pas si on veut la faire avancer en niant l'égalité. »

Histoire et fable

La deuxième question préalable à examiner, c'est s'il est correct de recourir à un roman, à une fable, pour faire face à ce thème épineux de la relation entre égalité et différence. Sur ce point, il faut dire qu'on suit ici ce que Victor Hugo a exprimé de forme explicite dans l'œuvre sous examen dans ce travail et dans le roman *Quattrevingt-treize*.

Quand l'auteur se reporte à la « création d'une égalité avec le roi, dite pairie », il commence par dire que cet expédient politique rudimentaire a produit des résultats différents: « En France, le pair fut un faux roi; en Angleterre, ce fut un vrai prince. Moins grand qu'en France, mais plus réel. On pourrait dire : moindre, mais pire. » (HUGO, 2002, p. 651). Et c'est dans la séquence du texte que l'auteur précise sa conception sur la relation entre histoire et fable. Il dit que la pairie est née en France, mais que l'époque est incertaine : « sous Charlemagne, selon la légende ; sous Robert le Sage, selon l'histoire. » (HUGO, 2002, p.651). D'ailleurs, ce thème de la relation entre histoire et fable serait repris dans le roman *Quatrevingt-Treize*, de 1874, où Hugo (2001) traite de la Guerre civile à l'ouest de la France entre Républicains et Royalistes les années de 1793 à 1796.

Dans ce roman on lit que l'histoire des sept forêts bretonnes, de 1792 à 1800, pourrait être faite à part et qu'elle «[...] se mêlerait à la vaste aventure de la Vendée comme une légende [...]» (HUGO, 2001, p. 268). Dans *L'Homme qui Rit*, Hugo soutient que « l'histoire n'est pas plus sûre que la légende »; et dans *Quatrevingt-treize* il est plus précis :

L'histoire a sa vérité, la légende a la sienne. La vérité légendaire est d'une autre nature que la vérité historique. La vérité légendaire, c'est l'invention ayant pour résultat la réalité. Du reste l'histoire et la légende ont le même but, peindre sous l'homme momentanément l'homme éternel. (HUGO, 2001, p.268).

Et l'auteur poursuit: « La Vendée ne peut être complètement expliquée que si la légende complète l'histoire; il faut l'histoire pour l'ensemble et la légende pour le détail. » (HUGO, 2001, p.268) On pourrait dire que la légende permet le rachat des gens du peuple, des minorités, des détails, de tous et de tout ce que l'histoire ignore à cause de la faute de registre.

Et ceci n'est pas seulement le point de vue d'un romancier. Dans *The Established and the Outsiders*, les sociologues Elias et Scotson (2000) expriment une opinion semblable à celle de Victor Hugo quand ils traitent de la relation entre histoire/sociologie et fable. C'est ce qu'on infère de la postface à l'édition allemande de cette œuvre (ELIAS; SCOTSON, 2000, p.199-213)³. Maycomb c'est le nom de la communauté au sud des États-Unis où se déroule l'intrigue du roman *To Kill a Mocking Bird?*, de Harper Lee, publié originellement en 1960⁴.

³ On s'est servi ici de la traduction brésilienne de 2000.

⁴ On réfère ici la deuxième édition brésilienne. Voir Lee (2007).

Dans la postface citée, Elias et Scotson ne dédient pas moins de 15 pages à la discussion des similitudes et différences entre leur étude sur la communauté de Winston Parma et le roman sur la ville de Maycomb, dans l'État sudiste d'Alabama. « Dans Winston Parma ainsi qu'à Maycomb », disent les auteurs, « [...] on se trouve devant une relation établis-exclus typique. Elles sont semblables, malgré qu'elles soient très loin d'être égales. » (ELIAS; SCOTSON, 2000, p.204). Les deux œuvres – le livre scientifique et le roman *best-seller* – traitent, par exemple, d'établis et d'exclus, de stigmatisme et stigmatisation, de stéréotypes, de préjugés et de violence. Et ce sont les auteurs du livre scientifique qui ont mis en rapport les résultats de leur recherche académique avec ceux de la création littéraire d'une romancière.

Cela dit, c'est bien de répéter que l'intérêt se tourne, dans cet article, à la question de la relation entre égalité et différence, ou plus précisément, à la question des conséquences d'être différent, ce qu'on pourrait appeler de prix social à payer par le différent.

Ursus et Homo

Victor Hugo commence *L'Homme qui Rit* avec des mots qui à la fois éveillent la curiosité et défient la compréhension. « Ursus et Homo », dit l'auteur, « étaient liés d'une amitié étroite. Ursus était un homme, Homo était un loup. » Et il ajoute : « C'était l'homme qui avait baptisé le loup. Probablement il s'était aussi choisi lui-même son nom ; ayant trouvé *Ursus* bon pour lui, il avait trouvé *Homo* bon pour la bête. » (HUGO, 2002, p.55).

Ursus habitait une cahute roulante qu'Homo traînait le jour et gardait la nuit. Il préférait Homo, comme bête de somme, à un âne : enfin, « [...] il avait remarqué que l'âne, songeur à quatre pattes peu compris des hommes, a parfois un dressage d'oreilles inquiétant quand les philosophes disent des sottises. » (HUGO, 2002, p.56). En outre, l'âne serait un tiers entre lui et sa pensée, ce qui était gênant. Si la question était d'avoir un ami, « Ursus préférait Homo à un chien, estimant que le loup vient de plus loin vers l'amitié. » (HUGO, 2002, p.64). Et Ursus savait que la législation anglaise acceptait les chiens, mais condamnait les loups. C'est que les chiens aboient, tandis que les loups hurlent, chose inadmissible, même s'il s'agissait d'un loup domestiqué.

Maintenant, sur des humains. Nuit de tempête de neige. Quelqu'un appelait au secours auprès de la cahute roulante. C'était un enfant qui portait une petite fille dans ses bras. Ursus et Homo ont eu à admettre l'un et l'autre avec eux. Et

Ursus proclama : « Voilà que j'ai de la famille à présent! Fille et garçon. [...] Bien, Homo! Je serai le père et tu seras l'oncle. » (HUGO, 2002, p.247). Une famille, au dépit des différences.

Mais les surprises ne finiraient pas ici. Le dialogue qui suit entre Ursus et l'enfant est révélateur :

- Qu'as-tu à rire?
- Je ne ris pas.
- Alors tu es terrible [...] Ne ris donc plus!
- Je ne ris pas.
- Tu ris. [...] Qui est-ce qui t'a fait cela?
- Je ne sais ce que vous voulez dire.
- Depuis quand as-tu ce rire?
- J'ai toujours été ainsi. (HUGO, 2002, p.248).

À ces paroles, se tournant vers le coffre, Ursus dit à demie-voix : « Je croyais que ce travail-là ne se faisait plus. » Et une autre surprise : « Tiens, dit Ursus, elle [la petite fille] est aveugle. » (HUGO, 2002, p.248-249).

Mais quel type de travail avait-on fait dans l'enfant ? Et la petite fille pourquoi était-elle aveugle? Abandonné à Southport par un groupe de *comprachicos* en fuite, l'enfant Gwynplaine, après que l'ourque s'était éloignée de la crique, s'était sauvé de l'isthme, mais il se retrouvait face à face avec la tempête, avec l'hiver, avec la nuit. Allant au hasard dans la tempête à la recherche d'abri, il trouva la petite fille sur le corps de la mère morte, tombée sur la neige. Le froid l'avait rendu aveugle. L'enfant lui avait sauvé la vie: « L'enfant perdu portant l'enfant trouvé [...] » (HUGO, 2002, p.224). Quant à l'enfant, Hugo le décrit comme cela :

Gwynplaine était horrible, artificiellement horrible, horrible de la main des hommes; on avait espéré l'isoler à jamais, de la famille d'abord, s'il avait une famille, de l'humanité ensuite ; enfant, on avait fait de lui une ruine ; mais cette ruine, la nature l'avait reprise comme elle reprend toutes les ruines ; cette solitude, la nature l'avait consolée comme elle console toutes les solitudes ; la nature vient au secours de tous les abandons ; là où tout manque, elle se redonne toute entière ; elle refléurit et reverdit sur tous les écroulements ; elle a le lierre pour les pierres et l'amour pour les hommes. (HUGO, 2002, p.363).

Les *comprachicos*

Au temps des Stuarts, les *comprachicos* ou *comprapequeños* (**les achète-petits**) étaient «[...] une hideuse et étrange affiliation nomade, fameuse au XVII^e siècle, oubliée au dix-huitième, ignorée aujourd'hui [...]», dit Hugo (2002, p.78). Et l'auteur ajoute que cette fabrication de monstres «[...] se pratiquait sur une grande échelle et comprenait divers genres [...]» ; que ce commerce des enfants au XVII^e siècle « se complétait [...] par une industrie » ; que les *comprachicos* « faisaient ce commerce et exerçaient cette industrie » ; qu'ils « [...] achetaient des enfants, travaillaient un peu cette matière première, et la revendaient ensuite [...]» ; que les *comprachicos* «[...] avaient un talent, défigurer, qui les recommandait à la politique [...]» ; que « défigurer vaut mieux que tuer » ; que les *comprachicos* étaient « un composé de toutes les nations » ; que « leur lien commun était l'affiliation, non la race » ; que « la raison d'état se servait d'eux » ; que, sous les Stuarts, ils ont été pour Jacques II « presque un *instrumentum regni* » ; que Jacques II a toléré les *comprachicos* et que quelquefois il allait jusqu'à avouer sa complicité, et tout cela pour une bonne raison : « Les *comprachicos* étaient acheteurs de la denrée humaine dont le roi était marchand. » Ainsi, sous le nom de *comprachicos*⁵ s'était formé une véritable « fraternité de bandits », avec des intégrants de tous pays, qui faisaient le commerce des enfants avec l'objectif de faire rire le peuple et les rois aussi. (HUGO, 2002, p.78-92).

L'enfant qui riait n'était qu'un produit de ce commerce et de cette fabrication de monstres qu'on vient de décrire. Mais en l'an 1688 on a eu une surprise en Angleterre : « Orange supplanta Stuart. Guillaume II remplaça Jacques III. » Un statut des premiers temps de la dynastie Orange «[...] frappa rudement l'affiliation des acheteurs d'enfants [...]», mais avec un premier résultat bizarre, un subit délaissement d'enfants : ce statut «[...] produisit immédiatement une foule d'enfants trouvés, c'est-à-dire perdus. » (HUGO, 2002, p.112).

Dans la fuite pressée, les *comprachicos* avaient délaissé l'enfant Gwynplaine au port. On a déjà dit comment l'enfant et la petite fille Dea ont été accueillis par Ursus et Homo. L'enfant, de 10 à 11 ans, horriblement déformé ; la petite fille, aveugle. Homo, un hors la loi parce qu'il hurlait, au contraire des chiens qui aboient. Ursus s'exposant à un double danger : d'être accusé de mettre à son abri

⁵ L'auteur dit qu'il s'agit d'un mot espagnol composé qui signifie « les achète-petits » (HUGO, 2002, p.78).

une bête féroce (Homo) et d'être emprisonné comme un vagabond. Une famille d'exclus, ou de *outsiders*, comme disent Elias et Scotson (2000).

Ursus avait gardé avec lui pendant quinze ans les deux enfants, ce qu'avait fait d'eux un groupe nomade. Ursus et Homo avaient vieilli ; Gwynplaine touchait à ses vingt-cinq ans et Dea ses seize ans. C'était l'an 1705 (HUGO, 2002). Ursus, philosophe, comprenait et approuvait l'amour des deux: « L'aveugle voit l'invisible. [...] Demi-monstre, demi-dieu. » (HUGO, 2002, p. 360).

Quand Gwynplaine avait été en âge de comprendre, Ursus lui avait lu et expliqué le texte *de Denasatis* du docteur Conquest et le passage *nares habens mutilas* de Hugo Plagon sur les mutilations de nez. Il s'était prudemment abstenu « d'hypothèses », parce que pour Gwynplaine «[...] il n'y avait qu'une évidence, le résultat: sa destinée était de vivre sous un stigmaté. » Mais pas de réponse pour la demande: « Pourquoi ce stigmaté? » (HUGO 2002, p.361- 362). Pour le moment, c'est bien de ne pas oublier que, pour définir la condition de Gwynplaine, Victor Hugo a eu recours au terme *stigmaté*, catégorie analytique qui, après un siècle, serait consacrée dans la sociologie, particulièrement après l'œuvre *Stigma*, de E. Goffmann (1988).

Arrivé à Londres, la Green-box d'Ursus s'était établie à Southwark. Le succès prodigieux de Gwynplaine s'est fait accompagner d'un « déchaînement d'envie » contre lui, commençant par les saltimbanques, qui s'adressèrent à l'autorité. Ensuite, se sont rejoignis les révérends, qui se sont plaints à l'évêque de Londres, lequel s'est plaint à sa majesté: « Les chapelles des cinq paroisses de Southwark n'avaient plus d'auditoire. » (HUGO, 2002, p.418). L'auteur éclaire que la plainte des bateleurs se fondait sur la religion, qu'ils déclaraient outragée par le sorcier Gwynplaine et l'impie Ursus, et que les révérends invoquaient l'ordre social, de façon que «[...] la Green-box était battue en brèche des deux côtés, par les bateleurs au nom du Pentateuque, par les chapelains au nom des règlements de police. » (HUGO, 2002, p.418). Mais il y avait un prétexte: la Green-box avait un loup : « L'Angleterre admet le chien qui aboie et non le chien qui hurle; nuance entre la basse-cour et la forêt. » (HUGO, 2002, p.427).

Mais, tout à coup, l'inattendu, une lettre : « Tu es horrible, et je suis belle. Tu es histrion, et je suis duchesse. Je suis la première, et tu es le dernier. Je veux de toi. Je t'aime. Viens. » (HUGO, 2002, p.466). Gwynplaine relisait la lettre. Il y avait une femme qui voulait de lui ; une femme qui avait vu son visage, une femme qui n'était pas aveugle, une duchesse (HUGO, 2002).

Pair du royaume

Arrêté sans explication, Gwynplaine est emmené à une geôle où les morts «[...] n'avaient que la peine de traverser la rue » et de « longer le mur une vingtaine de pas pour entrer au cimetière.» Quand il entendit le guichet se fermer, il tressailla: « Il ne voyait rien autour de lui; il se trouvait dans le noir.» (HUGO, 2002, p. 494). Pas de réponse à sa demande « Messieurs, [...] où me conduisez-vous? » (HUGO, 2002, p.500). On se mit en marche et avança dans le couloir. Gwynplaine voyait, au-dessous d'une lanterne, entre quatre piliers, «[...] une tête dont les yeux étaient fermés, un corps dont le torse disparaissait sous on ne sait quel morceau informe, quatre membres se rattachant au torse en croix de saint André et tirés vers les quatre piliers par quatre chaînes liées aux pieds et aux mains [...]» (HUGO, 2002, p.501) et que ces chaînes «[...] aboutissaient à un anneau de fer au bas de chaque colonne.» Hugo ajoute que cette forme était un homme nu, qui « avait la lividité glacée d'un cadavre [...]», mais que ce cadavre « était vivant ». (HUGO, 2002, p.503-504).

Tout près de ce spectre, assis dans un fauteuil, était le shérif du comté de Surrey, et à gauche et à droite de lui, étaient deux docteurs, l'un en médecine, l'autre en lois. Ayant compris qu'il fallait descendre, Gwynplaine obéit. « Approchez », « Plus près », « Tout près ». « Vous êtes devant le shérif du comté de Surrey », lui dit une voix dans la pénombre. Et cette même voix ordonna au cadavre vivant: « Au nom de la loi, [...] ouvrez les yeux ». Mais les paupières de cet homme enchaîné restaient closes. Au coup d'œil du shérif, le justicier-quorum « [...] ôta à Gwynplaine son chapeau et son manteau, le prit par les épaules et lui fit faire face à la lumière du côté de l'homme enchaîné [...]» et, en même temps, «[...] le wapentake se courba, saisit par les tempes entre ses deux mains la tête du patient, tourna cette tête inerte vers Gwynplaine, et de ses deux pouces et de ses deux index écarta les paupières fermées.» Ayant vu Gwynplaine, soulevant lui-même la tête et ouvrant lui-même ses paupières toutes grandes, le spectre a crié : « C'est lui ! oui ! c'est lui ! » (HUGO, 2002, p.504-516).

Ce cri bouleversa Gwynplaine, qui s'exclama: « Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas moi. Je ne connais pas cet homme. [...] Vous avez devant vous un pauvre saltimbanque. » Ce fut alors que le shérif proclama: « J'ai devant moi lord Fermain Clancharlie, baron de Clancharlie et Hunkerville, marquis de Corleone en Sicile, pair d'Angleterre. » Et se levant, et montrant le fauteuil à Gwynplaine, ajouta : « Mylord, que votre seigneurie daigne s'asseoir. » (HUGO, 2002, p.516-517).

Le prix de la différence dans *L'homme qui rit*, roman historique de Victor Hugo

Victor Hugo éclaire que toute cette aventure était venue d'un soldat qui avait trouvé, au bord de la mer, une bouteille; une bouteille dans laquelle les *comprachicos*, désespérés au milieu d'une tempête, avaient enfermé une lettre contenant toute la vraie histoire de l'enfant Gwynplaine et qu'ils avaient jetée à la mer :

Le soldat avait porté l'épave au colonel du château, et le colonel l'avait transmise à l'amiral d'Angleterre. L'amiral, c'était l'amirauté ; pour les épaves, l'amirauté, c'était Barkilphedro. Barkilphedro avait ouvert et débouché la gourde, et l'avait porté à la reine. [...] Deux conseillers considérables avaient été informés et consultés. [...] La reine Anne [...] avait demandé, sur cette grave affaire, au lord-chancelier un rapport confidentiel du genre qualifié « rapport à l'oreille royale ». (HUGO, 2002, p.530-532).

Le rapport du lord-chancelier avait été explicite: « C'était un cas de restauration d'un pair. [...] La réintégration de lord Fermain Clancharlie était du reste un cas très simple, l'héritier étant légitime et direct. » (HUGO, 2002, p.534).

Cela explique que le lord chancelier, après avoir signé sur deux registres, s'eut levé et proclamé : « Lord Fermain Clancharlie, baron de Hunkerville, marquis de Corleone en Italie, soyez le bienvenu parmi vos pairs, les lords spirituels et temporels de la Grande Bretagne. » (HUGO, 2002, p.650).

Après la cérémonie de l'investiture de Gwynplaine comme pair d'Angleterre, eut lieu l'Assemblée des Lords : « Les pairs d'Angleterre siégeaient, comme cour de justice, dans la grande salle de Westminster, et, comme haute chambre législative, dans une salle spéciale nommée 'maison des lords', *house of lords*. » (HUGO, 2002, p.661).

Maintenant : « Il était lord. [...] Il était là chez lui. [...] En face de sa majesté, il était la seigneurie. Moindre, mais semblable. » (HUGO, 2002, p.671-672).

Qui êtes vous ? D'où venez vous ?

« Les tempêtes d'hommes », dit Hugo (2002, p. 686), «[...] sont pires que les tempêtes d'océans. » Le lord chancelier annonça que serait pris le vote sur le bill⁶ qui proposait d'augmenter de cent mille livres sterling la provision annuelle

⁶ Mot de la langue anglaise, qui signifie projet de loi.

de son altesse royale le prince mari de sa majesté. À l'appel de son nom, chaque lord devait se lever et répondre **content** ou **non content**, et serait libre d'exposer ses motifs de vote, s'il le jugeait à propos ». (HUGO, 2002, p.686)

À mesure que le clerc appelait les lords dans l'ordre établie, la manifestation était invariablement **content**. Lord Halifax a ajouté à son **content** que le prince avait une dotation comme mari de sa majesté ; qu'il en avait une autre comme prince de Danemark, une autre comme duc de Cumberland, et une autre encore comme haut-amiral d'Angleterre et d'Irlande, mais qu'il n'en avait point comme généralissime, ce qui était une injustice, un désordre, qu'il fallait faire cesser « dans l'intérêt du peuple anglais » (HUGO, 2002, p.686)

À son tour, le **non content** de Gwynplaine (maintenant, lord Fermain Clancharlie) provoqua un ébranlement. Toutes les têtes se tournèrent ver lui: « Qu'est-ce cet homme, ce fut le cri. » Et un vieillard vénéré de toute la chambre [...] se leva effrayé : « Qu'est-ce que cela veut dire? cria-t-il. Qui a introduit cet homme dans la chambre? Qu'on mette cet homme dehors. » Et apostrophant Gwynplaine : « Qui-êtes-vous ? d'où sortez vous? ». Gwynplaine répondit : « Du gouffre ». (HUGO, 2002, p.688) Et il continua :

Qui je suis ? je suis la misère. Mylords, j'ai à vous parler. [...] Mylords, vous êtes en haut. C'est bien. Il faut croire que Dieu a ses raisons pour cela. Vous avez le pouvoir, l'opulence, la joie, le soleil immobile à votre partage, l'autorité sans borne, la jouissance sans partage, l'immense oubli des autres. Soit. Mais il y a au dessous de vous quelque chose. Au-dessus peut-être. Mylords, je viens vous apprendre une nouvelle. Le genre humain existe. (HUGO, 2002, p.689-690).

Gwynplaine continua à dire qu'il était celui qui venait des profondeurs; qu'ils étaient les grands et les riches; que c'était périlleux; qu'ils profitaient de la nuit; qu'ils devaient prendre garde, qu'il y avait une grande puissance, l'aurore; que l'aube ne pouvait être vaincue, qu'elle arriverait, qu'elle avait en elle le jet du jour irrésistible; que personne ne pouvait empêcher cette fronde de jeter le soleil dans le ciel; que le soleil c'était le droit; qu'ils devaient avoir peur, que le vrai maître de la maison irait frapper à la porte (HUGO, 2002).

Et il poursuivit parlant de son expérience si différente en des termes qui ne pouvaient qu'augmenter la haine des lords :

Voilà mon histoire. Plusieurs d'entre vous ont connu mon père, je ne l'ai pas connu. [...] Ce que Dieu a fait est bien. J'ai été jeté au gouffre. Dans quel but? pour que je visse le fond. Je suis un plongeur, et je rapporte la perle, la vérité. Je parle, parce que je sais. Vous m'entendrez, mylords. J'ai éprouvé. J'ai vu. La souffrance, non, ce n'est pas un mot, messieurs les heureux. La pauvreté, j'y ai grandi; l'hiver, j'y ai grelotté; la famine, j'en ai goûté; le mépris, je l'ai subi; la peste, je l'ai eue; la honte, je l'ai bue. [...] C'est pour prendre la parole parmi les rassasiés que dieu m'avait mêlé aux affamés. [...] Ô vous les maîtres, ce que vous êtes, le savez-vous? Ce que vous faites, le voyez-vous? Non. Ah! Tout est terrible. Une nuit, une nuit de tempête, tout petit, abandonné, orphelin, seul dans la création démesurée, j'ai fait mon entrée dans cette obscurité que vous appelez la société. La première chose que j'ai vu, c'est la loi, sous la forme d'un gibet; la deuxième, c'est la richesse, c'est votre richesse, sous la forme d'une femme morte de froid et de faim; la troisième, c'est l'avenir, sous la forme d'un enfant agonisant; la quatrième, c'est le bon, le vrai, le juste, sous la figure d'un vagabond n'ayant pour compagnon et pour ami qu'un loup. (HUGO, 2002, p.691-692).

En ce moment, Gwynplaine sentit lui monter à la gorge les sanglots, comme s'il éclatât de rire. Hugo dit que la contagion fut immédiate, qu'on bâtit des mains autour de celui qui parlait et qu'on l'outragea: « Bravo Gwynplaine! Bravo, l'Homme qui Rit! [...] Mais rit bien cet animal-là! C'est un pair d'Angleterre, ça! » (HUGO, 2002, p.692-693).

Gwynplaine considéra un moment ces hommes là qui riaient, et alors il cria:

[...] vous insultez la misère. Silence, pairs d'Angleterre! Juges, écoutez la plaidoirie. Oh ! je vous en conjure, ayez pitié. Pitié pour qui? Pitié pour vous. Qui est en danger? C'est vous. [...] Pas plus tard qu'hier, moi qui suis ici, j'ai vu un homme enchaîné et nu, avec des pierres sur le ventre, expirer dans la torture. Savez-vous cela ? non. [...] Ils sont joyeux, ces hommes! C'est bon. L'ironie fait face à l'agonie. [...] Ah! je suis un des leurs. Je suis aussi un des vôtres, ô vous les pauvres ! un roi m'a vendu, un pauvre m'a recueilli. Qui m'a mutilé ? un prince. Qui m'a guéri et nourri ? un meurt-de-faim. Je suis parmi ceux qui jouissent et avec ceux qui souffrent. Ah ! Cette société est fausse. Un jour viendra la société vraie. Alors il n'y aura plus de seigneurs, il y aura des vivants libres. Il n'y aura plus des maîtres, il y aura des pères. Ceci est l'avenir. (HUGO, 2002, p.694-696).

Pourquoi les lords ont rejeté Gwynplaine? Pour être un monstre? Certainement, mais pas seulement pour cela. Introduit dans la chambre des lords comme un pair du royaume, il n'a pas pu se livrer de l'homme du peuple qu'il était devenu. Sûrement, les lords n'ignoraient pas les subtiles paroles de Hobbes au regard du peuple: *puer robustus sed malitiosus*, si à propos remémorées par Marx (1987, p.52), quand il parlait de la difficulté **d'entente** entre la bourgeoisie et la couronne, ou mieux dit, entre le peuple et la révolution bourgeoise dans la Prusse de 1848.

Un porteur de stigmaté

Comme on l'a déjà vu, Hugo utilise le mot *stigmaté* pour caractériser la situation de Gwynplaine: un être stigmatisé. Pour celui-ci il n'y avait qu'une évidence: le résultat, sa destinée de vivre sous un stigmaté. Mais sans savoir pourquoi.

Et qu'entendait Hugo par stigmaté? La première impulsion pourrait être de recourir à l'œuvre classique de Goffman, *Le stigmaté*, publié originellement en Anglais l'an 1963, presque un siècle après *l'Homme qui Rit*. À cet égard, il faut se souvenir de ce que dit Chartier quand, dans un débat sur *Les règles de l'art* de Bourdieu (1992), il souligne la nécessité de développer une sociologie génétique qui soit capable de reconstruire, pour chaque moment historique particulier, comment des catégories déterminées ont été définies, au lieu de les penser comme universelles, invariables et invariantes. Pour Chartier, il faut réintroduire la dimension historique des catégories que, spontanément, on a l'habitude de considérer comme universelles, définir dans quel contexte et pour quelles raisons elles ont été établies et, encore, avoir conscience du risque d'anachronisme qu'on court quand on les emploie rétrospectivement sans les précautions nécessaires (CHARTIER, 2011, p.88).

Mais Goffman a fait attention à ce risque. Il dit que les Grecs « ont créé le nom *stigmaté* pour se référer à des signaux corporels avec lesquels on cherchait à mettre en évidence quelque chose d'extraordinaire ou de mauvais sur le *status* moral de ceux qui les présentaient.» Ainsi, des signaux faits dans le corps, avec des coupures ou du feu, aidaient à avertir que le porteur « était un esclave, un criminel ou traître – une personne marquée, rituellement polluée, qui devait être évitée, particulièrement dans des lieux publiques. » Il dit aussi qu'en son temps (commencement des années 1960) le mot *stigmaté* «[...] était utilisé d'une manière très semblable au sens littéral originel [...]» (GOFFMAN, 1988, p.11).

Le prix de la différence dans *L'homme qui rit*, roman historique de Victor Hugo

Et c'est exactement dans cette signification que le mot *stigmaté* a été employé par Hugo, dans son roman, en relation au monstre Gwynplaine. Goffman dit que ce mot implique toujours une dépréciation, mais que cette dépréciation est, en réalité, un langage de relations et pas d'attributs (GOFFMAN, 1988). Et c'est précisément dans *L'Homme qui Rit* que cette dépréciation comme relation se révèle de façon criante.

Au plus, le mot *stigmaté* occulte une double perspective: de quelqu'un **décrédité**, si la caractéristique distinctive est déjà connue ou est immédiatement évidente, comme dans le cas de Gwynplaine; de quelqu'un **décréditable**, si la caractéristique distinctive n'est ni connue par les présents ni immédiatement perceptible (GOFFMAN, 1988).

Enfin, l'auteur dit que «[...] la dévaluation de ceux qui ont des défigurations physiques peut être interprétée comme une contribution à la nécessité de restriction au choix du pair. » (GOFFMAN, 1988, p.150). En note, il remercie David Matzapour pour cette suggestion. L'observation de Goffman s'applique doublement à *L'Homme qui Rit*. En effet, Gwynplaine, comme héritier légitime, menaçait la double prétention de son demi-frère David: l'une, d'être haussé au titre de **pair** du royaume; l'autre, d'avoir la duchesse Josiane, sœur de la reine Anne, comme **païresse**.

Ainsi, le mot *stigmaté*, de la même façon qu'il peut aider à comprendre ce que signifie ou peut signifier être **différent**, peut aussi aider à évaluer le **prix** souvent imposé au différent, l'exclusion sociale, par ceux mêmes qui ont pris part à la production de la différence: le roi et les *comprachicos*, dans *L'Homme qui Rit*.

Un rebelle

Mais, si le monstre Gwynplaine était un être abject, décrédité, stigmatisé en tant que porteur de la déformation physique fabriquée par les *comprachicos*, le monstre lord Fermain Clancharlie, pair du royaume, a passé à être vu comme un rebelle, un transfuge, un traître, un danger.

Le baron Raby apostropha le chancelier pour lever la séance. Les jeunes lords criaient: « Non ! non ! non ! qu'il continue ! il nous amuse ! » Ç'a été alors que, traduisant en un mot l'impression de l'assemblée, lord Scarsdale cria: « Qu'est-ce que ce monstre vient faire ici? » (HUGO, 2002, p.698 e 700). Gwynplaine, regardant tous fixement, répondit:

Ce que je viens faire ici? Je viens être terrible. Je suis un monstre, dites-vous. Non, je suis le peuple. Non, je suis tout le monde. L'exception, c'est vous. Vous êtes la chimère et je suis la réalité. Je suis l'Homme. Je suis l'effrayant Homme qui Rit. (HUGO, 2002, p.700-701).

Mais de quoi riait Gwynplaine ? Il riait d'eux, de lui même, de tout. Il respira et dit: « Ce rire qui est sur mon front, c'est un roi qui l'y a mis. Ce rire exprime la désolation universelle. Ce rire veut dire haine, silence contraint, rage, désespoir. Ce rire est un produit des tortures. [...] Ah ! vous me prenez pour une exception! Je suis un symbole. » (HUGO, 2002, p.701) Et il poursuivit:

Ce qu'on m'a fait, on l'a fait au genre humain. On lui a déformé le droit, la justice, la vérité, la raison, l'intelligence, comme à moi les yeux, les narines et les oreilles. [...] Évêques, pairs et princes, le peuple, c'est le souffrant profond qui rit à la surface. Mylords, je vous dit, le peuple, c'est moi. (HUGO, 2002, p.701).

Enfin, le lord-chancelier ajourna la suite du vote au lendemain. Et l'auteur dit que les lords, avant de s'en aller, « firent la révérence à la chaise royale ». Mais il dit aussi que les hommes de service «[...] remarquèrent avec étonnement que ce lord [Gwynplaine] était sorti sans saluer le trône.» (HUGO, 2002, p.704-705).

Ainsi, au plus que Gwynplaine eût voulu être « le lord des pauvres », la réalité c'était que le trône et le peuple se trouvaient en des flancs opposés:

Et de quoi avait-on ri? de son rire. Ainsi, cette voie de fait exécration dont il gardait à jamais la trace, cette mutilation devenue gaieté à perpétuité, ce rictus stigmaté, image du contentement supposé des nations sous les oppresseurs, ce masque de joie fait par la torture, [...] cette cicatrice signifiant *jussu regis*, cette attestation du crime commis par la royauté sur le peuple entier, c'était cela qui triomphait de lui, c'était cela qui l'accablait, c'était l'accusation contre le bourreau qui se tournait en sentence contre la victime! Prodigeux déni de justice. La royauté, après avoir eu raison de son père, avait raison de lui. Le mal qu'on avait fait servait de prétexte et de motif au mal qui restait à faire. Contre qui les lords s'indignaient-ils ? contre le tortureur ? non. Contre le torturé. Ici le trône, là le peuple; ici Jacques II, là Gwynplaine. (HUGO, 2002, p.725).

Pour l'auteur, l'opposition entre le roi et Gwynplaine, expression de la relation entre les puissants et de peuple, est totale et irréconciliable. « Gwynplaine est un monstre », dit Albouy (2002, p.26) dans son « Introduction », « [...] et c'est ce monstre, justement, qui prendra la parole. [...] Dans l'ordre humain aussi, cette masse monstrueuse, ce chaos riche de tous les avenir qu'est le peuple, ne parle pas; le monstre Gwynplaine lui donnera sa voix. »

Au point de vue des lords, le danger était justement dans l'audace de Gwynplaine, maintenant lord Clancharlie, de prêter sa voix au peuple. La rude admonestation dirigée à Gwynplaine, que Hugo met dans la bouche du saltimbanque-philosophe Ursus, ne laisse aucun doute à ce respect: « Il y a une règle pour les grands, ne rien faire; et une règle pour les petits, ne rien dire. Le pauvre n'a qu'un ami, le silence. Il ne doit prononcer qu'un monosyllabe: oui. Avouer et consentir, c'est tout son droit. » (HUGO, 2002, p. 430). Et pour ne rien dire, il faut ne rien lire: « Qui lit pense, qui pense raisonne. Ne pas raisonner, c'est le devoir. » (HUGO, 2002, p.260).

Pour les pairs d'Angleterre une chose était claire: « On peut être une brute. On ne doit pas être un rebelle. » Et lord Clancharlie était devenu un rebelle, un transfuge: « Il avait quitté son camp, l'aristocratie, pour aller au camp opposé, le peuple. » HUGO, 2002, p.261).

En somme, qu'un défiguré fût pair du royaume, cela pourrait quand même être toléré; mais qu'un pair du royaume eût voulût prêter sa voix au peuple, cela était inadmissible.

La famille se retrouve

L'issue à cette légende peut être résumée dans quelques mots. Gwynplaine décide de rester avec Dea, renonçant au mariage avec la sœur de la reine, la duchesse Josiane, celle qui l'avait avili doublement: en disant qu'elle l'aimait parce qu'il était difforme, vil, et par la manière comme elle concevait sa relation avec les autres et avec lui: « Louve pour tous, chienne pour toi. » (HUGO, 2002, p.623)

Il renonce ainsi au titre de pair d'Angleterre en bénéfice de son demi-frère, lord David, qu'il avait connu comme tel cette même nuit, et qui, se sentant menacé, avait défié Gwynplaine à se battre avec lui en duel, justifiant que, comme égaux (« Qui est plus notre égal que notre frère? »), ils pouvaient se battre (HUGO, 2002, p.710).

En Southwark, aucun signal de la Green-box, ni de Ursus, Dea et Homo. Gwynplaine, «[...] égaré et tragique, posa fermement sa main sur le parapet comme sur une solution, et regarda le fleuve. [...] Il demeura ainsi quelques instants penché sur cette eau [...]. Tentation sinistre. » (HUGO, 2002, p.735). Mais heurtant dans la poche de son gilet quelque chose, il retira le red-book que lui avait remis le libraire de la chambre des lords, l'ouvrit et écrivit: « Je m'en vais. Que mon frère David me remplace et soit heureux. » Et signa : « FERMAIN CLANCHARLIE, pair d'Angleterre. » (HUGO, 2002, p.736).

Alors, il ôta son gilet et le posa sur l'habit, qu'il avait déjà posé sur le parapet; mit dans son chapeau une pierre et le red-book ouvert à la page où il avait écrit et le posa sur le gilet. Mais, au moment où il fixait ses yeux sur l'eau profonde, il sentit une langue qui lui léchait les mains. Homo conduisit Gwynplaine jusqu'à la barque dans la Tamise, où Ursus et Dea attendaient le moment de descendre la rivière en fuite (HUGO, 2002).

Dea meurt doucement, suppliant Gwynplaine de ne pas s'attarder. Celui-ci va silencieusement à sa rencontre, se laissant plonger doucement dans les eaux de la Tamise. Quant à Ursus et Homo, les conditions précaires du bateau suggéraient que les eaux de l'océan iraient prendre soin d'eux.

Quelque chance d'égalité entre des différents?

Comme on l'a déjà vu, l'opposition ou conflit entre différence et égalité se figure irréconciliable si on pense à la relation entre le roi et le monstre, entre les puissants et le peuple. À propos, il faut ne pas oublier deux choses : en premier lieu, que Gwynplaine, le défiguré par des mains humaines, était du sexe masculin, de couleur blanche et membre de la haute noblesse anglaise, qualités des pairs du royaume; en second lieu, qu'après son investiture comme pair d'Angleterre, il a passé à être rejeté aussi et principalement par sa différence en relation aux autres pairs du royaume, en tant que transfuge, rebelle, porte-parole du peuple, à qui était nié le droit de parler.

Cependant, une lecture attentive du roman fera voir que, parmi les gens du peuple, il peut y avoir, oui, égalité entre différents. Une telle lecture permettra d'identifier des situations inattendues, qui peuvent surprendre le lecteur. En voici quelques-unes: Ursus, le saltimbanque, un misérable, mais capable d'accueillir et de répartir son peu de chose; Dea, petite fille aveugle, sauvée par l'enfant délaissé par les *comprachicos* et perdu dans la tempête; le loup, une bête féroce, mais dont le nom *Homo* annonçait une humanité singulière - une

Le prix de la différence dans *L'homme qui rit*, roman historique de Victor Hugo

amitié si étroite qu'inattendue avec Ursus et les deux enfants; Ursus et Homo accueillant les deux enfants et appelant **famille** ce quatuor. On a ici une égalité construite sur des différences si frappantes qui, à première vue, figureraient inconciliables.

Dans *L'Homme qui Rit*, on se heurte à une situation extrême, marquée par la figure et le nom de **monstre**, où la différence, en plus de stigmatiser et d'exclure, finit aussi pour abrégier la vie du différent. Mais, pour l'aristocratie, pour les pairs du royaume, pire qu'un pair du royaume porteur d'un stigmate, c'était un rebelle, un transfuge, un traître, quelqu'un qui quitte son camp, l'aristocratie, pour aller au camp opposé, le peuple.

Enfin, il faut relever que Victor Hugo a situé, de façon si explicite et si emphatique, déjà à la fin du XVII^e et commencement du XVIII^e siècle, la brûlante question du différent et de la différence, avec une attention particulière à la difficulté théorique et pratique d'articuler le **fait** des multiples différences avec le **principe** révolutionnaire de l'égalité, défi qui, de nouveau, s'est rendu actuel à partir du dernier quart du XX^e siècle.

The price of the difference in The Man who laughs, a historic novel by Victor Hugo

ABSTRACT. *This paper discusses the relationship between equality and difference in The Man who Laughs (1869), by Victor Hugo. This historical novel is a study of the English aristocracy at the time of the Glorious Revolution (1688) and its main character is the son of a noble family. His face was mutilated by the comprachicos, and he is stigmatized because of this. The present study highlights the fact that Hugo had already explicitly described, in the end of the 17th and the beginning of the 18th century, the conflictive relationship between equality and difference, which can be seen in present days.*

KEYWORDS: *History. Legend. Monster. Difference. Equality.*

RÉFÉRENCES

ALBOUY, P. Introduction. In: HUGO, V. **L'Homme qui Rit**. Édition établie et annotée par R. Borderie. Paris: Gallimard, 2002. p. 7-42.

BORDERIE. Notes. In: **L'Homme qui Rit**. Introduction de P. Albouy. Édition établie e annotée par R. Borderie. Texte Integral. Paris: Gallimard, 2002.

BOURDIEU, P. **Les Règles de l'art**: genèse et structure du champ littéraire. Paris: Seuil 1992. (Libre examen politique).

Alceu Ravanello Ferraro

CHARTIER, R. Pierre Bourdieu e a história. Debate com José Sérgio Leite Lopes. In: BOURDIEU, P.; CHARTIER, R. **O sociólogo e o historiador**. Belo Horizonte: Autêntica, 2011. p. 87-134.

CURY, C. R. J. Direito à educação: direito à igualdade, direito à diferença. **Cadernos de Pesquisa**, São Paulo, n. 116, p.245-262, jul. 2002.

ELIAS, N.; SCOTSON, J. L. **Os estabelecidos e os outsiders**. Sociologia das relações de poder a partir de uma pequena comunidade. Rio de Janeiro: J. Olympio, 2000.

FERRARO, A. R. Igualdade e diferença: diálogos sobre o camponês, a mulher e a criança no romance *Noventa e Três* de Victor Hugo. **História da Educação**, Porto Alegre, v. 20, n. 48, p. 281-302, já./abr. 2016.

FRIEDMAN, M. **Capitalismo e liberdade**. São Paulo: Nova cultural, 1985. (Os economistas).

GOFFMAN, E. **Estigma**. Notas sobre a manipulação da identidade deteriorada. 4. ed. Tradução: M. B. M. L. Nunes. Rio de Janeiro: LTC, 1988.

HUGO, V. **Oeuvres poétiques**. Préface par Gaëtan Picon. Édition établie et annotée par Pierre Albouy. Paris: Gallimard, 2004.

_____. **L'Homme qui Rit**. Introduction de P. Albouy. Édition établie et annotée par R. Borderie. Texte Integral. Paris: Gallimard, 2002.

_____. **Quatrevingt-Treize**. Introduction e notes par Bernard Leuilliot. Paris: Librairie Générale Française, 2001.

LAVALLE, A. G. Cidadania, igualdade e diferença. **Lua Nova**, São Paulo, n. 59, p. 75-94, 2003.

LA BARRE, P. de. **De l'égalité des deux sexes. De l'éducation des dames. De l'excellence des hommes**. Éditon, présentation et notes par M.-F. Pellegrin. Paris: Librairie Philosophique J. Vrin, 2011. (Bibliothèque des textes philosophiques ; Textes cartésiens).

LEE, H. **O sol é para todos**. 2. ed. Rio de Janeiro: J. Olympio, 2007.

LUKÁCS, G. **O romance histórico**. São Paulo: Boitempo, 2011.

MARX, K. **A burguesia e a contra-revolução**. 3. ed. São Paulo: Ensaio, 1987.

MICHAELS, W. B. **La diversité contre l'égalité**. Traduit de l'américain par Frédéric Junqua. Paris: Raisons d'agir, 2009.

PERROT, M. **As mulheres e a história**. Bauru, SP: EDUSC, 2005.

Le prix de la différence dans *L'homme qui rit*, roman historique de Victor Hugo

PIERUCCI, A. F. **Ciladas da diferença**. 2. ed., 1. reimpr. São Paulo: Ed. 34, 2008.

RIALS, S. (Org.). **La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen**. Paris: Hachette, 1988. (Collection Pluriel).

SARLET, I. W. **A eficácia dos direitos fundamentais**. 5. ed. Porto Alegre: Livraria do Advogado, 2005.



